VICARIAT DU YUKON

Mission de Fort Saint-James : passé et présent

La Mission de Fort Saint-James est, je crois, la première Mission fondée dans le Vicariat. C'est le 16 septembre 1842 que Mgr Demers y vint pour la première fois. Il y passa seulement trois jours, pendant lesquels il instruisit les adultes et administra le baptême aux enfants. Il alla même jusqu'à enseigner aux natifs quelques cantiques. C'est tout ce que nous savons sur la visite de Mgr Demers au lac Stuart. C'était la première fois qu'un prêtre portait en ce pays la bonne nouvelle. Le P. de Smet, jésuite, revint d'Europe en 1844, amenant avec lui 4 prêtres et quelques religieuses. Parmi les premiers était le P. Jean Nobili, un jésuite lui aussi, qui reçut pour mission de visiter les postes du Nord de la Colombie Britannique. En conséquence, ce Père partit en juin 1845, accompagné d'un jeune novice convers, le Frère Noël Savio, pour le lac Stuart et points intermédiaires. On ne peut déterminer la date précise de son arrivée. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il resta cinq jours au Fort Saint-James, d'où il dut repartir pour le Sud. L'année suivante, il revit encore le Nord et, le 24 décembre, il était au lac Stuart. Cette fois-ci, il y resta onze jours, prêchant non seulement contre les vices communs à toute l'humanité, mais encore contre certaines coutumes propres aux Porteurs, comme celle de brûler les morts et de réduire les veuves en esclavage. Une grande loge qui avait servi aux incantations du jongleur fut convertie en église. Le P. Nobili reprit bientôt la direction du Sud, et pendant vingt ans, aucun prêtre ne devait visiter ce pays lointain. Ce n'est qu'en 1868, à l'arrivée des Oblats, les PP. MacGuckin et Lejacq, que commença vraiment l'évangélisation de cette contrée. Fort Saint-James devint rapidement un centre de missionnaires.

C'est de là qu'ils allaient dans le pays environnant pour convertir les Indiens. C'était en même temps un centre commercial pour nos Indiens, la Compagnie de la Baie d'Hudson ayant établi ses magasins à cette place. Depuis ce temps, avec la baisse du commerce des fourrures, Fort Saint-James a peut-être perdu un peu de son importance. Il y a plusieurs villages indiens disséminés sur les bords du lac Stuart : à Fort Saint-James, nous avons environ 300 Indiens. A 12 milles d'ici, un autre village à Puiché. Un autre à Tatché, à environ 25 milles et quelques autres petits villages encore au nord. Outre les Indiens, j'ai aussi à desservir une petite paroisse de Blancs : Vanderhoof, à 40 milles d'ici. C'est une petite ville d'environ 400 habitants, dont 30 environ sont catholiques. J'y vais seulement une fois par mois pour une messe le dimanche. Le reste de la population blanche dans cette petite ville est anglicane ou méthodiste, de sorte que dans cette petite ville nous trouvons 3 églises. C'est un peu le cas dans toutes nos villes de Blancs en Colombie. A Prince-Rupert même, j'ai compté jusqu'à 7 ou 8 églises ; et si l'on voulait compter les sectes qui n'ont pas de bâtiment bien déterminé, on pourrait arriver facilement à 11 ou 12. Il y a même le temple maçonnique (l'un des plus grands et des plus majestueux bâtiments de la ville) avec une sorte de « Révérend Pasteur » qui préside les meetings, les cérémonies, les funérailles, et même probablement les danses nocturnes des frères trois-points.

Parmi les Indiens, la diversité des religions est moins grande. Les catholiques ont la plus grande majorité, mais les Anglicans ont un bon nombre d'Indiens. Dans le Yukon, ce sont même les Anglicans qui l'emportent. Ils ont 1.220 Indiens dans leur religion, tandis que nous n'avons encore que 136 catholiques. Vous voyez qu'il y a encore beaucoup de travail à faire par ici. Nous avons eu dernièrement une visite canonique dans le Vicariat, et l'une des conclusions du Visiteur était celle-ci : il faut un grand nombre de prêtres dans ce Vicariat.

Mais pour revenir à ma Mission, j'ajouterai que Fort

Saint-James est en été une région de tourisme. Nous avons eu la semaine dernière une trentaine de touristes venant de Californie. On dit même que c'est l'un des coins les plus pittoresques en Colombie Britannique. Il semble aussi que ce village pourrait devenir un centre de mines pour l'or. Depuis 2 ou 3 ans, le nombre des chercheurs d'or semble augmenter. C'est ainsi, par exemple, que je rencontrai dernièrement l'un des paroissiens du P. Delalande s'en allant à la recherche de l'or à 125 milles d'ici. Je revenais tranquillement de quelques visites aux Indiens, me promenant sur la route à peu près déserte, quand soudain, une voix rauque me crie : « Come in ! Come in ! » Je regarde. A l'entrée du bois, il y avait un homme : je n'aurais pas pu dire s'il était Blanc ou Indien. Ce n'était pas difficile d'entrer dans sa demeure, car c'était le plein air. Mais cependant, avant de m'approcher davantage, je regardai deux fois, car mon homme n'avait pas une allure très rassurante : cheveux en broussailles, barbe vieille de cinq ou six jours, un coutelas bien aiguisé pendu dans la ceinture, sans compter que de temps en temps, prenant ce coutelas, il le faisait pirouetter autour de lui. Enfin je m'approche. Nous déclinons nos noms. Il me dit qu'il était d'Aklavik. Je commençai à parler du P. Delalande, du P. Coty ; il semblait les connaître, mais pas autant que j'aurais pu m'y attendre, ce qui me fit douter un peu de son identité. Puis, d'un air solennel, il me déclara : « Je hais la civilisation. Je ne suis allé dans la civilisation que deux fois, dont une fois pour conduire un fou à l'asile. » Probablement il s'est imaginé que toute la civilisation ne consistait qu'en asiles de fous ! Je compris encore mieux sa haine de la civilisation quand j'entendis que quelques jours auparavant il avait dû passer quelques heures en prison sous l'inculpation de vagabondage. Le pauvre homme n'avait pas de papiers, la police voulait savoir qui il était, et il fut coffré jusqu'à ce qu'on ait trouvé qu'en réalité il devait être l'un des descendants de Mackenzie et qu'il n'était dangereux d'aucune manière.

Hier soir, une autre rencontre, plus sérieuse cette fois. J'entends dire dans l'après-midi que des individus avaient organisé une Sunday School protestante pour les quelques Blancs protestants du village. Rien d'étonnant à cela : cela fut probablement toujours la coutume. Mais ce dimanche, quelques jeunes gens étaient allés faire de la propagande dans une famille catholique et indienne : l'un des enfants de cette famille était même allé assister à la Sunday School. Je fais dans la soirée une petite promenade dans le village et je ne tarde pas à rencontrer les individus en question, venus de Vancouver ces jours derniers.

Ces messieurs me déclarent qu'ils font partie de la « International Association of Bible Students ». J'ai vu après qu'ils ne connaissaient pas grand'chose de la Bible, mais enfin, ils venaient, paraît-il, pour enseigner la sainte Bible, l'Evangile de Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est un peu fort ! Venir enseigner l'Evangile alors qu'il y a un prêtre qui l'enseigne chaque jour ! Alors, les voilà qu'ils m'expliquent que leur Evangile n'est pas le même.

Pour eux, il suffit de croire en Notre-Seigneur Jésus-Christ ; quant à la morale, elle n'est pas difficile. Ils posent pour premier principe qu'un homme qui croit en Notre-Seigneur ne peut jamais pécher. Ainsi, d'après eux, je donne un coup de poing à mon voisin et en même temps je dis : Je crois en Notre-Seigneur. Mon action devient alors méritoire. Il n'y avait aucun danger qu'ils convertissent nos Indiens avec leurs sottes théories, mais je leur rappelai cependant l'article de la loi qui défend aux Blancs de faire quelque propagande que ce soit sur le territoire de la réserve indienne. Nous nous sommes quittés très bons amis, et l'un d'eux m'annonça même sa visite pour le jour suivant.

Monseigneur est maintenant en tournée de Mission. En ce moment il doit être à Barkerville, dans le sud du Vicariat. Cette place était à peu près ignorée, il y a deux ans. Voici que l'on y a trouvé de l'or. C'est alors une ruée de gens, qui vont former une ville assez importante dont il faudra s'occuper maintenant.

Autre nouvelle qui pourra vous intéresser : c'est la fondation d'un hôpital à Smithers par les Sœurs de Sainte-Anne. Cette ville est en majorité protestante (sur 1.000 habitants, seulement 150 catholiques). Le nouvel hôpital sera d'un grand secours pour le développement du catholicisme dans cette région.

* * *

Mon séjour de quatre mois à Fort Saint-James fut certainement bien agréable. Je vous assure qu'on sent une fameuse différence lorsqu'on compare la piété des Indiens avec la froideur de nos Blancs qui se contentent de la messe du dimanche. Comme le R. P. Louis Coty, je dus cependant parler bien souvent de la danse.

Enfin, après bien des efforts, ils semblèrent comprendre, et à Fort-Saint-James ils ont cessé toute danse depuis trois mois. Cela durera-t-il ? Je ne sais, car ils sont tellement épris de la danse ! Et puis certains d'entre eux remarquent bien que nous avons une conduite différente avec les Blancs sur ce sujet. Nous sommes bien souvent obligés de garder le silence avec ces derniers, car nous sentons que nos paroles n'auraient aucun fruit. Quelquefois même, certains prêtres pensent qu'il vaut mieux organiser des danses dans nos salles catholiques, afin de faciliter les relations entre jeunes gens catholiques et de diminuer ainsi le nombre des mariages mixtes. Mais avec les Indiens, il n'y a pas à craindre ce danger.

Mon séjour dans la région de Fort Saint-James fut encore agrémenté par un magnifique voyage jusqu'au Lac d'Ours (Bear Lake).

Bear Lake est situé à environ 350 kilom. de Fort Saint-James. Il fut visité pour la dernière fois il y a près de vingt ans. Monseigneur m'écrivit au début du mois d'août, me demandant d'aller faire une visite à ces Indiens. Je me préparais déjà à partir en canot à moteur par le lac, quand je rencontrai un individu qui justement se rendait à Beat Lake par aéroplane. Il me

proposa de l'accompagner, ce que j'acceptai naturellement. Cela facilita le voyage. Tout le voyage ne s'opéra pas par la voie des airs, mais seulement la partie la plus difficile : de Tacla Lake jusqu'à Bear Lake. Je pris 35 minutes pour aller et six jours au retour pour accomplir le même parcours par canot à rames, cheval, et canot à moteur.

A mon arrivée à Bear Lake, je trouvai environ quarante Indiens. Quelques-uns d'entre eux n'avaient jamais vu un prêtre. Je baptisai même un jeune homme de vingt ans. Les gens de Bear Lake furent pleins d'enthousiasme. Ils avaient quelque peu oublié leurs prières, mais je tâchai de leur apprendre tout ce que je pouvais en fait de religion.

Je les réunissais quatre fois par jour. A 7 heures, catéchisme pour les enfants et même pour les grandes personnes qui étaient encore des enfants à ce point de vue. A 2 heures, de nouveau, catéchisme. A 7 heures du soir, Bénédiction du Très Saint Sacrement et prédication, 8 baptêmes d'enfants de 1, 2, ou 3 ans, et puis 2 mariages. Mais arrêtons-nous un peu à ces 2 mariages.

Vous allez rire un peu. C'étaient les deux premiers mariages où j'avais l'honneur d'officier. Et je vous assure que pour des mariages, c'étaient de drôles de mariages.

A mon arrivée à Bear Lake, j'entendis dire que deux individus, Atta et Mary s'étaient mariés en l'absence du prêtre devant deux témoins à Tacla Lake. On me remit même le certificat qui, à première vue, ne laissait aucun doute sur la validité du mariage. Tout semblait donc en règle, mais voici que les deux époux, mariés seulement depuis un an, étaient déjà séparés. Lorsque l'épouse m'entendit parler du mariage indissoluble, elle demanda à retourner avec son mari. Ce n'était pas difficile. Les Indiens se raccordent aussi facilement qu'ils se séparent... j'allais dire même aussi facilement qu'ils se marient. Pour eux, le mariage avec tel ou telle est une affaire de circonstances et la plupart du temps ils ne s'attardent pas bien des jours à réfléchir.

L'époux Atta était à 12 milles de Bear Lake. Il fut donc décidé que son épouse viendrait pour le rencontrer dans le bois lorsque je repartirais de ce côté sur le chemin de retour. Et là, je leur donnerais la bénédiction nuptiale, de sorte qu'ils seraient complètement satisfaits et ne diraient plus : Nous ne sommes pas mariés devant le prêtre.

En même temps, je marierais à l'entrée du bois deux individus qui vivaient ensemble depuis deux ans.

Le jour du départ arrivé, nous étions environ une dizaine de personnes dans deux canots d'écorce. Après avoir ramé pendant cinq ou six heures, nous étions au bout du lac d'Ours et là nous rencontrâmes les deux hommes : Atta et Dinis, qui m'attendaient justement avec leurs chevaux pour me ramener à Tacla Lake. Ils furent peut-être un peu surpris quand on leur annonça que je venais pour en marier un et pour donner la bénédiction nuptiale à l'autre. Mais ils acceptèrent volontiers.

J'avais l'intention de leur dire seulement que le mariage était indissoluble et leur enseigner un peu de catéchisme au sujet de ce sacrement. Mais voici que je remarquai que le jeune homme Atta ne savait rien ou à peu près rien à propos de religion.

Sur ma demande s'il était catholique (ordinairement nous ne posons pas cette question aux Indiens des environs de Fort Saint-James, étant donné qu'ils sont tous catholiques), il ne répondit pas. Mais l'un de ses voisins me dit : « Je crois bien qu'il est catholique, il a été baptisé l'année dernière par Pierre, le chef de Tacla. » Après quelques questions, je connus complètement l'histoire :

Atta et Mary voulaient se marier. Dans ce but, ayant entendu dire qu'il y avait un prêtre de passage à Tacla Lake, ils s'y rendirent l'année dernière. Mais lorsqu'ils arrivèrent, le prêtre était déjà parti. Le chef indien du village voulut cependant arranger l'affaire. Il fut décidé que le mariage serait célébré devant lui et deux témoins. Mais une difficulté s'élevait : le jeune homme n'était pas baptisé. De là un empêchement dirimant. Peu impor-

tait. Le chef baptiserait lui-même le jeune homme. Et voilà comment le pauvre jeune homme fut baptisé par le chef sans même savoir, semble-t-il, ce que c'était que le baptême et sans connaître grand'chose au sujet de la religion. Un baptême dans ces conditions était bien douteux. Et si le baptême était douteux, le mariage l'était aussi. Je décidai donc d'instruire le jeune homme. Puis le lendemain matin, je le baptisai sous condition ; puis première confession sous condition ; première communion ; et renouvellement du consentement au mariage. Les deux couples nouvellement mariés étaient si heureux qu'ils ne voulaient plus se séparer et ils s'en allèrent au magasin fêter leur mariage. C'est à cause de cela et aussi à cause de la pluie et de la neige que je dus camper deux jours sous la tente, dans le bois, avant de me rendre à cheval avec les deux Indiens sur le chemin qui sépare Bear Lake de Tacla Lake.

C'était ma première expérience à cheval, et cela pendant deux jours, grimpant et descendant les montagnes.

Mais puisque j'en étais aux histoires de mariages, en voici une autre ; mais cette fois il était impossible de fixer la situation.

Il y a environ deux ans, deux individus arrivaient une après-midi à Bear Lake : Pascha et Moïse. Pascha avait là sa belle-sœur Hélène. Moïse venait là, semble-t-il, pour la première fois. Et voici que Pascha se mit en tête de marier sa belle-sœur Hélène avec ce Moïse. En parla-t-il dès le début à Moïse, c'est bien difficile à savoir. Toujours est-il que vers 10 heures du soir, Pascha donna à boire à Moïse et cela jusqu'à minuit, peut-être même jusqu'à 7 heures du matin (c'est au moins ce qu'affirme Moïse). Dans l'intervalle, Pascha se rendit à la maison du Chef et fixa avec lui la date du mariage pour le matin vers 8 ou 9 heures.

Il y avait deux témoins : Pascha et Charlie. L'heure du mariage arrive. Le cortège se rend à l'église. Le marié m'affirme qu'il était soutenu par quelqu'un de crainte qu'il ne tombât. Mais, chose curieuse, personne à Bear Lake ne dit que Moïse était ivre. Les deux époux répon-

dent le « oui » traditionnel aux questions posées par le Chef. Puis retour à la maison.

La cérémonie était finie. Si l'on en croyait les déclarations de Moïse, naturellement on pourrait déclarer le mariage invalide. Mais malheureusement, certaines raisons sont contre lui ; sûrement, Moïse ne fut pas ivre pendant huit jours. Et cependant il m'affirme lui-même qu'il resta avec son épouse pendant huit jours. Quelqu'un me dit même pendant deux mois.

Une enquête un peu plus longue nous permettra d'éclaircir ce cas qui au moins est certainement comique. Mais ceci montre cependant combien nos Indiens portent peu de réflexion à ce qu'est le mariage. La plupart du temps, c'est juste la veille au soir, au moment de votre départ, qu'ils viennent vous demander de les marier le lendemain. De là, obligation pour vous de les dispenser des trois publications de bans. Jusqu'à la dernière minute, les parents de la jeune fille se sont refusés à donner leur consentement, ou bien peut-être le jeune homme n'a pensé à se marier que depuis deux ou trois jours...

Je ne sais si je ne vous ai pas raconté ce qui est arrivé un jour à Mgr Bunoz : deux jeunes gens devaient se marier. La cérémonie devait avoir lieu à la messe du matin. Les deux époux étaient dans l'église parmi la foule des fidèles. Comme d'usage, il faut les appeler pour qu'ils viennent devant le sanctuaire. Par une certaine honte plus ou moins bien placée, ils ne viendraient pas d'eux-mêmes en avant, exposés à tous les regards. Monseigneur appelle : « Que ceux qui doivent se marier ce matin s'approchent. » Personne ne répond. Deuxième appel. La femme s'approche. Troisième appel. Les hommes chuchotent, poussent le fiancé. « Allons, vas-y ! » Monseigneur lui demande : « Allons, Paul, tu m'as demandé hier à te marier ce matin. » Et l'homme tout honteux fait signe : « Je ne veux plus. » En l'espace d'une nuit, son idée avait changé. Vous devez penser de la honte de la fiancée retournant à sa place. Quelques heures après, Monseigneur se prépare à partir. Paul

s'approche. « Monseigneur, veux-tu me marier ? » Il voulait cette fois se marier avec la même qu'il avait refusée le matin. « Et pourquoi donc ne voulais-tu pas, ce matin ? » — « Oh ! j'avais honte devant les autres », répondit Paul. C'est un fait que les Indiens sont assez moqueurs et spécialement en ces circonstances ils échangent facilement des sourires et des railleries. C'est ce qui avait dû rebuter l'homme.

Comme vous le voyez, on ne s'ennuie pas parmi les Indiens de Fort Saint-James. Il y a de longs voyages à faire, mais les voyages sont en général assez faciles à cause des grands lacs que nous trouvons dans cette région. Je ne vous ai rien dit des bêtes féroces que nous avons rencontrées sur notre chemin. Un Père Jésuite a fait dernièrement la rencontre d'un ours sur l'une des montagnes d'Alaska. Et voilà que cela a été publié par les journaux. Ma foi, ce n'est pas si extraordinaire. Durant mon voyage, nous en avons rencontré trois. Nous en avons tiré un, mais l'animal est parti dans les bois sans attendre davantage.

Un autre s'est contenté de respirer l'odeur de nos chevaux, puis s'est sauvé. Nous n'avions d'ailleurs pas de fusil à ce moment. Un troisième était trop loin de nous, et lorsqu'il entendit le bruit de nos rames, il s'empressa de grimper vers le sommet de la montagne.

Priez afin que le bon Maître bénisse ces Missions lointaines, Missions indiennes et aussi... Missions blanches.

Marcel Murie, *O. M. I.*

Les Indiens d'Hagwilget

Prince-Rupert, 19 *janvier* 1934.

Monseigneur m'a envoyé passer le temps de Noël parmi les Indiens d'Hagwilget et j'en suis revenu seulement depuis trois jours. Bien souvent pendant mon séjour parmi eux, j'avais à leur prêcher deux fois par